NUMÉRO 7

ÉDITO

« J'étais décidé. Je voyais donc loin. Très loin. »

Le 8 mai 45 en belles lettres

Dans l'Histoire de l'Algérie colonisée depuis plus d'un siècle, le 8 mai 45 fait date parce que ce jour-là tout un peuple est descendu dans la rue française pour dire qu'elle ne l'était plus désormais. En ce jour du 8 mai 45, la colonisation en tant que système qui ne laisse aucune chance au colonisateur de se dédouaner en quoi que ce soit - ni culture du bâti et de la terre, ni médecins et instituteurs qui tiennent dans une quelconque tentative de positiver par leurs bienfaits un méfait fondateur et absolu -, s'est vue brusquement et visiblement mise en faillite par une masse de taiseux en souffrance d'expression et d'existence. Ce jour-là, la foule des «Arabes» vomissait soudain une colère grosse d'un ressentiment accumulé pendant trop longtemps. Dans l'histoire de la colonie française donnée comme modèle, les choses avaient mûri et le temps était venu pour le colonisé d'exiger de ses faux maîtres qu'ils récoltassent dans l'amertume et la violence ce qu'ils avaient semé depuis plus d'un siècle de déshonneur. A la faveur de la manifestation de tout un peuple, la date du 8 mais 45 est venue imposer dans notre Histoire l'inéluctable nécessité de l'indépendance de l'Algérie. L'examen de ce lent processus historique est en principe la chasse gardée des historiens soucieux d'examiner les mécanismes des événements qui s'agencent dans le temps sous la forme globale de causes et d'effets, les grandes causes générant de grands effets. Mais pour autant, dans cette Histoire des hommes, les écrivains ont eux aussi leur mot à dire en nous livrant une représentation concrète et vécue par des personnages de papier et de substitution. Dib, Feraoun, Mammeri, Kateb et tant d'autres étaient dotés d'un excellent pouvoir dire, à même de mettre en livre, page après page, l'ordre

colonial inauguré en 1830 et défait en 1962. Entre des dates majeures comme celles-ci, Kateb Yacine nous demande de retenir la date du 8 mai 45 dans une fiction sérieuse : *Nedjma*.

La date du 8 mai 45 apparaît presque à la fin de Nedjma. « Ouvriers agricoles, ouvriers, commerçants. Soleil. Beaucoup de monde. L'Allemagne a capitulé. Couples. Brasseries bondées... Aujourd'hui, 8 mai, est-ce vraiment la victoire ? L'hymne commence sur des lèvres d'enfants : De nos montagnes s'élève/La voix des hommes libres. »

A livre ouvert par Kateb Yacine, le lecteur se trouve dans la rue devenue massivement algérienne le 8 mai 45. Témoin, acteur de l'événement, l'écrivain tranche à vif dans le réel - pas question de tout raconter dans le détail -, pour nous en faire sentir et retenir l'essentiel. Le mouvement de la foule qui gronde d'espoir en ruminant l'amertume passée, l'ordre de sa marche comme si la discipline lui était naturelle. Ne manque pas même l'odeur (celle des animaux qui accompagnent les paysans) à ce spectacle sensationnel qui comble pratiquement tous nos autres sens : le regard et l'oreille, mais aussi le toucher au coude à coude des manifestants, l'astre d'un jour festif réchauffant l'esprit et le cœur. C'est si bon. « Aujourd'hui, 8 mai, est-ce vraiment la victoire ?» Non. Mais les Algériens s'en rapprochent. En ce printemps 1945, y en a marre, la coupe est pleine à ras bord d'injustice et d'humiliation. Et comme Kateb est un bon romancier, il s'arrange pour remplir ses pages de Nedjma de toute la misère ordinaire dans la colonie algérienne, avant d'en arriver au 8 mai 45 aui survient au final comme un aboutissement naturel d'un parcours narratif et historique. Un formidable effet d'une grande cause légitimée par les méfaits commis sur le petit peuple des Algériens «imaginés» par Kateb. Rien de mieux que le senti pour valider le ressentiment dans une fiction sérieuse. Nedima. Quelques scènes choisies, à garder en mémoire comme dans un livre d'Histoire.

Cette Algérienne n'a pas de nom, ça va de soi. Elle est la bonne d'une brute, M. Ricard, qui la serre à la gorge quotidiennement en un rituel d'accusation qui réfère à un air connu qui chante que tous les Arabes sont des voleurs. La servante humiliée ne dit rien n'a d'autre choix que de bien travailler et durement en attendant d'être payée en

maltraitance jour après jour. En attendant l'exceptionnel dans le pire : être saoulée de force le soir du mariage de son patron, marmonner quelque parole réprobatrice, impuissante à se protéger de la cravache hargneuse qui lui cingle le visage. Un coup, un autre. Et soudain, un jeune ouvrier, Mourad, surgit pour mettre fin à la fête et à la trop longue humiliation de la servante arabe dans la nuit coloniale. Des coups de couteau et voilà le justicier meurtrier croupissant dans une cellule de Lambèse.

Les copains de Mourad, par crainte d'une revanche des colons, désertent la place et se mettent à errer sur les routes en quête d'un endroit où travailler et dormir, fourbus et transis au petit matin, jour après jour. Exister dans le pays qui est le leur ? C'est trop demander. Ces jeunes Algériens pourtant savent lire et écrire. Ils ont fait des études comme Lakhdar qui découvre dans les livres comment un homme peut prétendre à une condition d'hommes debout, en ordre de marche aux côtés de ses frères. Alors, on comprendra que ce jeune Algérien quitte un jour son collège, comme Kateb dans la vraie vie, pour se retrouver dans la manifestation du 8 mai 45 au milieu des paysans et des ouvriers. Un même combat pour tous, malgré les mots qui cognent dans la tête de l'étudiant : « Fallait pas quitter le collège » ... « Mais j'ai ressenti la force des idées» ... «J'étais décidé. Je voyais donc loin. Très loin.»

Arrêté, Lakhdar sera torturé puis jeté en prison comme Mourad. Pour eux comme pour des millions d'Algériens internés dans le camp colonial, il n'y a plus tout autour que les murs et les sentinelles corses descendants des Romains. Infâme répétition de l'Histoire. Alors, oui, fallait guitter le collège et les champs et les chantiers. Oui, fallait descendre dans la rue pour la rendre algérienne un 8 mai 45. Grande cause. Gros effets. Aujourd'hui encore, on parle du 8 mai 45. Tout le monde a son mot à dire. même s'il est subjectif comme celui d'un romancier avantagé par sa posture d'acteur et de témoin de l'événement. L'objectif à atteindre se moque de la hauteur des murs et vise l'horizon de notre Histoire en perpétuel devenir, en attente d'un florilège de dates légitimant nos actions.

Aïcha KASSOUL Écrivaine